

Rita Hofstetter

Genève : creuset des sciences de l'éducation
(fin du XIX^e siècle – première moitié du XX^e siècle)

Genève : Librairie Droz, 2010, 686 p.

Normand Baillargeon

Université du Québec à Montréal

Toutes les personnes qui travaillent en éducation connaissent peu ou prou l'existence de ce vaste mouvement international de réforme amorcé à la fin du XIX^e siècle et qu'on appellera « l'Éducation nouvelle » et nul n'ignore que Genève en fut un lieu essentiel, un point focal où il se développera durant les décennies subséquentes.

Mais que s'y est-il passé exactement et à quoi tient cette réputation? Est-elle fondée? Jusqu'à quel point? Quel bilan dresser aujourd'hui de l'œuvre de ceux qui aspirèrent à accomplir le programme de cette « révolution copernicienne » de la pédagogie dont rêva un autre Genevois, Jean-Jacques Rousseau?

Qui désire le savoir ne pourra désormais ignorer l'immense et minutieux travail de Rita Hofstetter qui, en près de 700 pages, retrace brillamment l'œuvre accomplie entre 1890 et 1948 à Genève, cette « Rome protestante » qui s'est voulue la « Mecque de la pédagogie » (p. 171), en concentrant son attention sur les ambitions de connaissance de l'enfant et de transformation de l'éducation qui alimentent une théorisation de la pédagogie qui se déploie en même temps que le développement des sciences de l'éducation et la professionnalisation de ces travaux, notamment au sein d'une université qui se transforme et qui leur donne une nouvelle et jusque-là inédite légitimité. Ce qu'elle propose, en somme, est de retracer l'émergence d'un champ de savoir et les diverses modalités de son institutionnalisation.

On l'aura pressenti : original par son objet, le travail de Hofstetter l'est aussi par sa méthodologie, inspirée par des travaux récents d'histoire et de sociologie : son ambition est en effet de proposer une histoire qui soit à la fois une histoire interne, celle des productions intellectuelles et une histoire externe, « attentive aux demandes, insertions, et réceptions sociales qui conditionnent aussi ces productions » (p. 11).

Il est évidemment impossible de résumer une telle somme en quelques paragraphes; mais tentons néanmoins de donner un aperçu de cet ambitieux programme, qui se

décline en trois grands moments. Pour commencer (première partie, 1890–1911, pp. 27-157), Hofstetter nous montre comment, peu à peu, à partir des réformes entreprises au XIX^e siècle, une approche positive de l'éducation s'allie à des outils permettant une connaissance nouvelle de l'enfant et comment toutes deux sont traduites en de premières velléités de professionnalisation et d'institutionnalisation de la pédagogie.

Ensuite (deuxième partie, 1912–1929, pp. 159-420), ce sont les premiers développements de ces sciences de l'éducation qu'elle expose, à travers les institutions où elles s'incarnent ou cherchent à s'incarner (le Département de l'Instruction publique, l'université, la Ligue pour l'Éducation nouvelle, et de nombreuses autres, sans oublier le fameux Institut Jean-Jacques Rousseau — Rousseau dont l'ombre tutélaire et immense plane sur toute cette histoire et sur tous ses développements), mais aussi à travers ses plus influents acteurs, comme Édouard Claparède, Adolphe Ferrière, Ovide Decroly et Pierre Bovet, pour ne citer que quelques noms parmi les plus connus.

Pour finir (troisième partie, 1930–1948, pp. 422-581), Hofstetter décrit cette progressive intégration universitaire, qui s'amorce par le rattachement de l'Institut Jean-Jacques Rousseau à la Faculté de Lettres, et qui signe une profonde mutation du projet pédagogique, mais aussi intellectuel et politique, dont elle a retracé la genèse et le développement. Dès lors, écrit-elle, « l'Institut réduit son rôle de propagande en faveur de l'Éducation nouvelle [et] n'a plus pour premiers interlocuteurs les associations professionnelles, qui, réciproquement, n'entretiennent plus de lien organique avec l'Institut. Ce sont l'administration scolaire et les instances officielles [qui sont] désormais les principaux interlocuteurs ». (p. 577-578)

Un bref coda nous porte enfin de 1948 jusqu'en 1975, moment où est créée la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation.

Plusieurs points forts de ce travail méritent d'être soulignés. Pour commencer, le pari de mener conjointement cette double histoire, interne et externe, est remarquablement tenu et c'est bien là, à mon sens, la perspective qui convenait pour montrer comment s'interpénètrent et s'influencent réciproquement le projet intellectuel que portent d'abord certains individus et les structures institutionnelles où il s'incarne peu à peu et qui le transforment.

Ensuite, cette focalisation sur le cas de Genève, outre qu'il est justifié compte tenu de l'importance de l'activité qui s'y déroule, me paraît riche d'enseignements qui ont une portée nettement plus vaste, notamment sur le plan des effets qu'ont eu diverses modalités d'institutionnalisation sur le projet épistémologique, certes, mais aussi politique et éthique qui animait les créateurs de l'Éducation nouvelle — l'Institut se conçoit en effet d'abord, écrit l'auteure, comme le « carrefour des pédagogues du monde entier pour construire l'humanité de demain », (p. 602). À cet égard, une des précieuses retombées de l'ouvrage est d'ailleurs de permettre de nettement distinguer, après un premier moment de tâtonnement, trois grandes périodes : celle où la psychologie fonctionnelle est la référence centrale, puis celle de l'Éducation nouvelle, enfin celle où celle-ci est prise en charge par une nouvelle génération dont Piaget est le chef de file, et qui se caractérise par l'autonomisation de la psychologie, mais aussi par le déclin de la dimension « spirituelle et militante » (p. 602) de l'Éducation nouvelle.

Finalement, ce travail est une mine d'informations à laquelle puiseront désormais avec profit des chercheurs et chercheuses de nombreux horizons—en particulier : philosophie de l'éducation, histoire de la pédagogie ou de l'éducation, sciences de l'éducation, psychologie de l'enfant, sociologie des institutions éducationnelles—pour alimenter leurs propres travaux. À ce propos, notons que l'auteure met particulièrement bien en évidence les carences de conceptualisation de cette idée de « sciences de l'éducation » et la polysémie de cette expression qui renvoie, dit-elle à une sorte d'« agglomérat » (p. 605) : il n'est pas certain que nous soyons sortis de cette difficulté.

Je terminerai par un souhait. Ce travail académique (il s'agit d'une « thèse d'habilitation à diriger des recherches en histoire », p. 25) possède toutes les vertus du genre, mais il en a aussi, immanquablement, les défauts.

Pour commencer, son ampleur et son lourd appareillage technique interdiront au grand public et à nombre de personnes œuvrant en éducation de le lire; ensuite, le louable souci de l'auteure de s'en tenir à des faits avérés et de justifier toute assertion lui a finalement interdit de dresser pour aujourd'hui le bilan à la fois institutionnel, épistémologique et éthique de cette vaste entreprise, un bilan qui aiderait à déterminer ce qui doit être conservé et ce qui doit être abandonné de l'œuvre accomplie à Genève et des ambitions qui l'animaient. Or, cette double carence pourrait être aisément corrigée dans une version du livre destinée au grand public et à la communauté des personnes œuvrant en éducation : je pense que l'auteure la leur doit bien.